

TEMPERATURE

Du 12 août 1904.

Table with 2 columns: Location (e.g., Fabrebourg, Centragade) and Temperature (e.g., 27, 33, 31).

SOMMAIRE

L'ABEILLE DE DEMAIN

- L'Exposition de 1867. Une visite. L'Épithète marquée. La Rouerie d'André. La descente en Angleterre. Les Vainqueurs de Paris, Fénelon du Dimanche. (Suite) Amandiers, chiffon. L'actualité, etc., etc.

En Russie.

Dans l'épaisse couche de nuages sombres couvrant la Russie depuis le commencement de la guerre avec le Japon quelques déclarations semblent se produire. Tout d'abord il paraît à peu près certain aujourd'hui que Kouropatkine a échappé aux 300,000 Japonais prêts à l'étrouffier dans un cercle formidable.

terroir aujourd'hui, comme à ceux qui la mer a secouée de ses vagues déchaînées, que le vent tombé va prendre une autre direction et gonfler les voiles de leur navire pour le conduire au port.

Mais ce n'était pas que sur les bords de la Mer Jaune que l'orage semblait grandir. A l'intérieur de la Russie, autour du Palais impérial comme le tonnerre grondait et ses roulements étaient d'autant plus menaçants qu'ils sortaient du peuple, de ce peuple mystique pour qui le Tsar est le représentant de Dieu sur la terre.

C'est que ce Tsar n'avait pas d'héritier et qu'aux yeux du paysan russe c'était un signe de la malédiction du Très-Haut. Qui suit et ce paysan, malgré, ou plutôt à cause de sa foi ardente, n'aurait pas accepté sans murmurer, sans sans joie, le renversement de celui qu'il regardait comme marqué d'un nouveau signe de malédiction.

Mais voici que les clefs annoncées à la Sainte Russie tout entière l'arrivée d'un héritier du trône, que tous les doutes se dissipent, que chaque Russe voit de nouveau en son souverain l'Élu de Dieu et le croit appelé aux plus hautes destinées.

La naissance de cet enfant, qui ne serait que d'une importance relative dans tout autre pays, a une immense portée en Russie. Elle prévient des troubles intérieurs qui seraient ébroués par le désastre en un moment où des revers l'atteignent, où son étoile se voile.

CONVERSATION

AVEC

M. Perdicaris.

Tout d'abord pas été dit sur Perdicaris, dont la Presse s'est tant occupée il y a un mois ou deux à peine. Voici ce que dit un chroniqueur parisien à la suite d'un récent entretien qu'il a eu avec l'homme que Raisuli a rendu célèbre :

Nous avons eu la bonne fortune de passer, hier matin, pendant deux longues heures, avec M. Perdicaris, le prisonnier célèbre du fameux Raisuli.

M. Perdicaris est notre hôte depuis quatre ou cinq jours et habite avec Mme Perdicaris un luxueux appartement dans un des grands hôtels du quartier des Tuileries. Nul étranger, c'est à dire non Marocain, ne connaît mieux que M. Perdicaris les affaires du Maroc; nul mieux que lui ne pouvait nous renseigner sur les conséquences qu'aura pour ce pays le dernier accord anglo-français sur les intérêts français, sur les négociations qui se poursuivent actuellement à Madrid et à Paris pour la conclusion d'un accord franco-espagnol, sur les sentiments des Marocains à l'égard de la France, etc., etc. M. Perdicaris habite Tanger depuis trente ans; il y joue un rôle important tant auprès des juges établis dans ces parages. Les déclarations qu'il a bien voulu nous faire jettent une lumière éclatante sur la question du Maroc, en général.

M. Perdicaris est né en 1840 au consulat général des États-Unis, à Athènes, où son père était consul général de 1837 à 1844. Il est d'origine grecque mais de deuxième génération, son père étant le fils d'un Grec

établi aux États-Unis et marié à une Américaine. De la langue de ses pères il ne sait plus un seul mot; il conserve cependant, avec son nom grec et son prénom — ce dernier du grec classique — le type le plus pur du pays où il a vu le jour. En regardant au croix se trouver ce prénom d'un vrai Athénien.

Il n'est, en outre, le père très douce, son accueil est des plus aimables.

Nous lui avons demandé dans quelles circonstances il a quitté le sol américain pour aller s'établir sur la côte marocaine. — Mon père, ainsi que ma mère, étaient d'une santé délicate. Moi, non plus, je ne jouissais pas d'une santé de fer, loin de là. Nous avions donc décidé de chercher de l'autre côté de l'Atlantique un climat plus doux et plus propice à notre constitution faible que celui de Trenton, dans l'État de New Jersey, où nous habitons. Après bien des pégrinations, nous avons constaté que le climat de Tanger nous convenait à merveille. Nous y fûmes donc installés définitivement. C'est là que mes parents finirent leur vie. C'est là que je compte, moi aussi, si les circonstances le permettent, cependant.

Ma villa, où Raisuli est venu me voir, est au sud de M. Varley, le fils de Mme Perdicaris. Mme Perdicaris est Anglaise — pour nous sommes en captivité — est située à une distance de quatre kilomètres de Tanger. La brise de la mer y rend le température très agréable en été. Dans les très fortes chaleurs, le thermomètre se monte ordinairement pas à plus de trente degrés... et à Paris, on en est très fatigué depuis quelques jours. Et tenez; on va sur la côte d'Afrique pour y passer l'hiver. Eh bien, moi je préférerais venir passer l'hiver en Europe, car à Tanger, il pleut beaucoup et il fait de la boue de façon que les chemins deviennent impraticables, et je retournerai passer l'été dans une villa de Tanger.

Nous n'avons pas insisté pour connaître le récit de sa captivité; il a été publié dans toute la presse d'Europe. Voici cependant quelques détails inédits et fort curieux :

Le soir de l'agression, la villa était gardée par deux gardes ou gendarmes marocains et une quinzaine de gens au service de M. Perdicaris. Mais l'attaque a été conduite avec une telle audace et une telle célérité que les gardes qui se trouvaient au bout du parc, dans un pavillon séparé du reste des bâtiments, n'eurent pas le temps d'intervenir. Les Arabes saisirent à bras-le-corps M. Perdicaris et Varley et les entraînant fort pour leur rendre impossible toute résistance. Mais M. Varley, qui est un grand gaillard doué d'une force prodigieuse, parvint à se libérer de l'étreinte, il saisit un Arabe à la gorge et faillit l'étrangler. C'est alors que les agresseurs se mirent à les frapper avec la crosse de leurs fusils et blesserent à la main, d'un coup de sabre, M. Varley, pour lui faire lâcher prise. M. Perdicaris lui cria de s'opposer la moindre résistance, car autrement les brigands les massacreraient. Ils les attachèrent avec des cordes et les portèrent au dehors. Raisuli attendait, immobile, à quelque distance de la villa. A leur vue, il leva la main droite au ciel, en guise de serment, et dit à voix grave : « Pas un cheveu de votre tête m'aura à souffrir si vous promettez de ne pas chercher à vous échapper ». M. Perdicaris lui promit et Raisuli ordonna de les

détier et il les autorisa à envoyer à la ville un valet de chambre pour chercher des vêtements et autres objets de premiers besoins.

Pendant tout le temps que dura leur captivité, ils ont été admirablement bien traités; aucun service, aucune injure, ils étaient largement pourvus de nourriture; ils habitaient un "gourbi" avec un domestique arabe à qui Raisuli avait permis d'accompagner leurs maîtres. Raisuli, lui-même, habitait un autre "gourbi" à proximité de leur.

Nous demandons à M. Perdicaris quel était le but que Raisuli voulait atteindre en préparant ce coup hardi — hardi, en effet, car l'alarme avait été donnée par téléphone à Tanger, des troupes accoururent, et l'opération des bandits n'aurait pas été menée avec cette promptitude extraordinaire, Raisuli et ses hommes couraient le risque d'être pris en masse.

Le but de Raisuli était absolument politique; aucune idée de lucre ne dictait sa action. A moi, il m'en demanda; il a reçu, il est vrai, une forte rançon, mais c'était là un accessoire de toute l'affaire et ce fut, du reste, le gouvernement marocain qui paya. Raisuli demanda et obtint :

1° La destination du pacha de Tanger, Hadj Abd-el-Selam, qui est son frère de lait et qui était autrefois son ami intime; 2° La libération de quatre-vingt-trois prisonniers appartenant à son clan et gardés dans les prisons de Tanger et ailleurs; 3° Sa nomination comme gouverneur de trois districts.

Quelle est votre opinion sur l'avenir de la France au Maroc? Lequel des deux plans, d'une pénétration pacifique ou d'une conquête par les armes, jugez-vous plus pratique et plus efficace au point de vue des intérêts français en général?

Le plan d'une pénétration pacifique me paraît admirable au point de vue théorique, mais son exécution, au point de vue pratique, me semble très difficile avant d'avoir, au préalable, établi le prestige européen dans ce pays, prestige qui a reçu de récentes coupures dans ces derniers temps, surtout à la suite de la capture de M. Harris, le correspondant de "Times", et maintenant, de ma capture et de celle de M. Varley, mon beau fils. Pour relever ce prestige, il faudrait prendre des mesures pour pouvoir régner avec rigueur contre de tels procédés qui pourraient se reproduire à l'avenir.

Le projet de la réorganisation de la police de Tanger par l'introduction de l'élément algérien — on enverra des sous-officiers et des officiers algériens organiser le corps de 300 à 600 gendarmes et agents de police marocains qui se trouvent actuellement à Tanger — projet excellent en soi-même, ne me paraît pas une mesure suffisante pour prévenir les agissements éventuels des moutagnards ou pour punir les coupables. Songez que rien que Raisuli se trouve à la tête d'une confédération de trois tribus ou clans qui pourraient fournir de cinq à six mille hommes armés de fusils. Manquer de carabines à répétition. Il serait très désirable que des navires de guerre vissent mouiller à Tanger au moment de l'application de la réforme de la police; les indigènes se montrant très hostiles à cette réforme. Il y a aussi la question, également importante, des autres ports de la

côte marocaine, car il faut noter qu'un massacre général pourrait très bien avoir lieu.

Le gouvernement français, devant les impressions de M. Perdicaris, devrait pourvoir à la sécurité des suites Muter-Abd et Aziz en lui conseillant de venir à Rabat ou à une autre ville de la côte où il pourrait être protégé, en cas de nécessité, par les navires de guerre.

Et Raisuli, demandons-nous à M. Perdicaris? Faudrait-il, au contraire, traiter avec lui et se l'attacher?

Je crois que, comme mesure de transition, on devrait entendre avec Raisuli pour le maintien de l'ordre dans les districts autour de Tanger. Quand à la question militaire, je ne saurais émettre un avis précis à ce sujet. Mais je pense que l'armée relativement peu nombreuse serait à même de rendre facile la pénétration pacifique, après quelques engagements ou les Marocains seraient battus, ce qui ne fait de doute pour personne. Les Marocains ne sont pas un peuple belliqueux et guerrier comme les Algériens; c'est un peuple d'agriculteurs, qui préfère négocier que de se battre. Ils croient seulement que la nature de leur sol, les hautes montagnes qui séparent leur pays de l'Algérie les protégeraient contre les Français. Leur erreur ne tarderait pas à les rendre doux et soumis.

Quelle est approximativement la population du Maroc?

On l'estime de sept à dix millions. D'après moi, elle atteint au moins quinze millions. Le pays est superbe, extrêmement riche. L'Algérie est une mine à côté du Maroc. Les terres cultivables y ont une étendue qui égale celle de la France métropolitaine. Il y a des mines magnifiques, d'une richesse inconnue; des minerais, des forêts, des grands fleuves, le climat est excellent, très sain.

Je reviens à la question de Tanger et je résume ce que j'ai écrit pour les Européens ne peut y être garantie à moins de la présence permanente dans le port de navires de guerre... à moins qu'on s'entende avec Raisuli pour lui confier le gouvernement du pays tout autour de Tanger.

Raisuli appartient à la noblesse du pays; sa famille est une famille chrétienne. Pendant les trente ans que j'ai passés au Maroc, deux hommes tout fait remarquables par leur grande force de volonté; ce sont M. de Lamoignon, le prédécesseur de M. de Lamoignon, et M. Perdicaris. M. Perdicaris est actuellement président d'une commission municipale qui siège à la légation de France. En son absence, il est remplacé par le consul de France. Il nous a affirmé à plusieurs reprises, au cours de notre entretien, qu'il n'a cessé de conseiller à Raisuli de ne pas s'opposer à l'action de la France au Maroc, car autrement il aurait à s'en repentir.

Deux points importants restaient encore à élucider: 1° Les intérêts espagnols au Maroc et leur rapport avec la nouvelle action de la France; 2° L'insurrection de Ba-Hamara. Sur ce dernier, M. Perdicaris nous a déclaré que ce mouvement insurrectionnel ou révolutionnaire a une grande importance et peut devenir très dangereux, car Ba-Hamara représente l'élément national de la population et une victoire définitive de ce chef

pourrait amener la guerre sainte qui pourrait gagner l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine jusqu'à l'Égypte.

Sur les intérêts espagnols, M. Perdicaris nous a déclaré textuellement ceci :

L'Espagne a de grands intérêts au Maroc et elle détient de tout; elle y exerce une certaine influence qui ne peut que diminuer une fois la France installée dans ce pays. De tout temps, les intérêts espagnols sur la côte étaient en opposition avec les intérêts français. Il va sans dire que l'accord anglo-français a produit une mauvaise impression à Madrid. A ne vous en tenir qu'au fait; toutes les armes introduites au Maroc sont de provenance espagnole et elles représentent une somme considérable tous les ans. Mais j'espère que les négociations pour la conclusion d'un accord franco-espagnol aboutiront à un résultat satisfaisant.

Si j'étais le gouvernement français, j'aurais fait de grandes concessions à l'Espagne. Les Espagnols ont le caractère très aimable. Je les aime beaucoup. Mais il leur manque les moyens pour jouer un rôle considérable au Maroc; argent, bonne administration, bonnes finances, moyens de propagande politique, industrielle et commerciale.

Sur ces mots, l'entretien a pris fin et nous avons pris congé de M. Perdicaris.

HOTEL D'HUMIERES

Le faubourg Saint-Germain, à Paris, va perdre encore l'un de ses joyaux. Les terrains de l'hôtel d'Humières, dont la verdoyante terrasse servait jadis de pendant aux "jardins suspendus" de l'hôtel de Belle-Isle, viennent d'être frappés de cette "maladie de la pierre" qui a déjà causé la mort de tant de vieux immeubles parisiens. On va y faire le "lotissement" et de basales maisons de rapport remplaceront, sans doute, sous peu les beaux arbres du quai d'Orsay.

Dessiné par l'architecte Moltet pour le célèbre maréchal d'Humières, l'hôtel menacé de mort fut longtemps occupé par les Montmorency.

Mlle Clairaut mourut octogénaire en 1803 au "petit" hôtel d'Humières, construit en regard du grand.

En 1830 il appartenait au duc de Mortemart, pair de France, ancien ambassadeur en Russie, qui fut, on le sait, pendant trois fois vingt-quatre heures, président de conseil des ministres en vertu de la dernière ordonnance signée, le 29 juillet, à Saint-Cloud, par l'fortuné Roi Charles X.

Au cours des "Trois Glorieuses", la terrasse de marbre par laquelle on va à la gare de la Madeleine, fut ébranlée par des bandes d'émeutiers venant exercer leurs gogiers aux cris de "Vive la République".

Un Sommeil Réparateur Vient après un bain avec le Savon Sulfureux de Glenn

Il calme, tout en nettoyant. Ses propriétés médicinales débarrassent la peau de toutes ses impuretés. Les éruptions, brûlures, coupures, dartres farineuses, cèdent rapidement à son action curative.

Avis — Le Savon Sulfureux de Glenn est vendu dans toutes les pharmacies et drogueries de France. Ne pas confondre avec d'autres savons sulfureux.

AMUSEMENTS

PARC ATHLETIQUE

Comme "The Sign of the Four" ne sera plus joué que deux fois le Casino du Parc Athlétique sera foué ce soir et demain, car tous ceux qui n'ont pu encore voir Walter Edwards et sa troupe dans cette pièce populaire ne manqueront pas de s'y rendre. La semaine prochaine, "David Garrick", un des triomphes de Walter Edwards.

WEST END

Le programme de West End garde sa vogue jusqu'à la fin de la semaine, et malgré le mauvais temps un public très nombreux envahit chaque soir la plateforme. La semaine prochaine spectacle entièrement nouveau.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PARAVALEN

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

HOTEL STRATHCONA

Canada-sur-le-Lac, Canada. Ce hôtel de plaisance est situé sur le lac Ontario.

Le lac Ontario. Ce hôtel de plaisance est situé sur le lac Ontario.

Le lac Ontario. Ce hôtel de plaisance est situé sur le lac Ontario.

Le lac Ontario. Ce hôtel de plaisance est situé sur le lac Ontario.

Le lac Ontario. Ce hôtel de plaisance est situé sur le lac Ontario.

Le lac Ontario. Ce hôtel de plaisance est situé sur le lac Ontario.

Le lac Ontario. Ce hôtel de plaisance est situé sur le lac Ontario.

Le lac Ontario. Ce hôtel de plaisance est situé sur le lac Ontario.

Le lac Ontario. Ce hôtel de plaisance est situé sur le lac Ontario.

Feuilleton

L'Abaille de la N. O.

Comment le 3 Juin 1904

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIEME PARTIE.

DANS LE DESERT

VI

No dirait-on pas une carrière de marbre de Carrare, émerge

ant en bloc serrés de ce lac de saphir qui est la Méditerranée? Les deux passagers se tenaient alors adossés aux cabines d'arrière du grand paquebot "Ville de Boue" entrant en rade d'Alger.

Bientôt le navire allait franchir la passe, entre les monts du Sud et du Nord, et pénétrer dans le port marchand, à droite de la batterie d'A. Djelus.

Tout en examinant l'aspect curieux de la ville, Daterre et le fidèle ramasseur de temps à autre des regards feuilletons sur les quais, où ils semblaient chercher quelque chose.

Le paquebot s'avançait plus lentement qu'avec une majesté et se dirigeait vers le quai de la gare, entre les locaux de la douane et ceux de la Santé.

Eubule les machines s'arrêtèrent, la trépidation cessa comme par enchantement; la "Ville de Boue" s'immobilisa pour prendre son corps mort.

Le débarquement commença au instant après, dans le tonnelier affairé, le brouhaha joyeux et assourdissant qui se renouvelait à chaque opération de ce genre.

Paul de Bassières et le baron venaient à peine de prendre pied sur le quai lorsque la jeune femme jeta cette exclamation joyeuse :

— Euh! le voici!

Et d'un mouvement expressé, charmant de grâce coquette, elle s'avança, les deux mains tendues, vers le colonel Destrem qui venait à elle, souriant.

— Ah! vous voilà donc! dit seulement l'officier, en pressant longuement la fine main offerte.

Et ses prunelles claires, d'un bord illuminées de bonheur, s'allongèrent en une expression d'attendrissement infini.

Une larve de joie vint à ses yeux, cent fois plus éloquentes que toute protestation flatteuse.

— Vous êtes donc bien heureux? demanda Paul charmé, avec un sourire exquis de malice ingénue.

A certaines minutes, les femmes excellent à dissimuler leurs impressions, sous une phrase de coquetterie charmante.

C'est une sorte de voile pudique, destiné, le plus souvent, à cacher aux yeux du vulgaire le secret de leur cœur.

Plus que qu'il ne saurait le dire, repartit Destrem, content d'habitude son émotion. Et comme la jeune femme se reculait un peu, pour laisser approcher le baron, qui s'était tenu discrètement à l'écart, les deux hommes se rejoignirent.

Le colonel serra très cordialement la main de l'ex diplomate, en lui adressant quelques mots de bienvenue.

— Je ne vous pas cet excellent Liberté... dit l'enfant d'un accent étouffé.

— Nous l'avons laissé à Paris, répondit le baron.

— Tenez, pourquoi donc?

— Au dernier moment, un événement nouveau très important, et dont Mme de Bassières vous parlera tantôt, nous a obligés à nous priver de ses précieux services.

— Pour toujours?

— Oh! non, non, fit vivement Paul, pour une huitaine de jours tout au plus.

Et, je vous en prie, mon ami, soyez rassuré, il ne s'agit pas de nous.

Je vous expliquerai cela cet après-midi.

— Bien, ma chère amie. Mais pardonnez-moi de vous retourner ainsi sur ce quai, sans songer au plus pressé, c'est à dire à vous conduire au gîte.

Le canot n'est à l'estime toute particulière, presque affectueuse, dont je fais profession à l'égard du brave Liberté.

Je déplore son absence.

— Nous aussi.

— Allons, venez, j'ai retenu d'avance une voiture pour vous conduire à votre hôtel.

— Où nous logez-vous? demanda curieusement Daterre.

— Rue de la Lyre, derrière la place de la République.

— J'ai choisi un hôtel de premier ordre, où les prix sont raisonnables.

— Où nous logez-vous? demanda curieusement Daterre.

— Rue de la Lyre, derrière la place de la République.

— Où nous logez-vous? demanda curieusement Daterre.

— Rue de la Lyre, derrière la place de la République.

— J'ai choisi un hôtel de premier ordre, où les prix sont raisonnables.

— Où nous logez-vous? demanda curieusement Daterre.

— Rue de la Lyre, derrière la place de la République.

— J'ai choisi un hôtel de premier ordre, où les prix sont raisonnables.

— Où nous logez-vous? demanda curieusement Daterre.

— Rue de la Lyre, derrière la place de la République.

— J'ai choisi un hôtel de premier ordre, où les prix sont raisonnables.

ab-orbés dans ces pensées d'heureux avenir, lorsque son platoon vint lui annoncer la visite de Mlle de Mirecourt.

— Comment, vous, ma bonne amie, à cette heure matinale? se donna Destrem.

— En même temps il s'empressait d'avancer un siège à l'élégante visiteuse.

— Oh, mon cher colonel, dit celle-ci en s'asseyant; et, à tout que je vienne, le suis pourtant en retard de plusieurs jours.

— En retard? A quel propos? — Je viens vous commérer une très importante nouvelle.

— S'agit-il de ce malheureux M. de Beauverdes?

— Non. Je n'ai rien appris de nouveau sur le sort de mon infortuné cousin.

A part la courte information des journaux, parlant des débris d'aérostat trouvés dans le Sahara par des Arabes de Berran, je n'ai rien su.

Mes tristes appréhensions s'affaiblissent de jour en jour. Pauvre Gaston, il doit être mort, victime de sa folle ascension, acheva tristement l'excellente femme.